

BULLETIN  
DES  
ARMÉES  
DE LA  
RÉPUBLIQUE  
*Réservé à la Zone des Armées -*



*Bernard Navoin*



**Mercredi**  
**28**  
**NOVEMBRE**

Saint-Sosthène

Saturnin; vendredi, saint André; samedi, saint Eloi; dimanche, l'Avent; lundi, saint François-Xavier; mardi, sainte Barbe.

## LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DU 18 AU 24 NOVEMBRE 1917

Le 19, sur la rive droite de la Meuse nous avons exécuté une opération de détail dans la région du bois Le Chaume. Nous avons réalisé une avance sensible et infligé des pertes à l'ennemi.

La nuit suivante, les Allemands ont attaqué nos positions au nord du bois des Caurières, sur une étendue de un kilomètre environ. L'attaque n'a pu aborder notre ligne avancée que sur un très faible espace. Les fractions ennemies, qui avaient réussi à y prendre pied, ont été rejetées pour la plupart par notre contre-attaque immédiate.

Le 21, sur le front de l'Aisne, nous avons attaqué, à l'ouest de la Miette, un saillant de la ligne allemande au sud de Juvincourt. Sur un front d'un kilomètre environ et une profondeur moyenne de 400 mètres, nos troupes, atteignant tous leurs objectifs, ont enlevé les solides défenses de l'ennemi. Au cours de cette opération nous avons fait 400 prisonniers, dont 9 officiers. Le 22, les Allemands ont lancé sur nos nouvelles positions au sud de Juvincourt une contre-attaque qui a été repoussée et a coûté des pertes sérieuses à l'ennemi.

### L'AVANCE BRITANNIQUE.

Le 20 novembre, au matin, la troisième armée britannique a attaqué, en un certain nombre de points, de Saint-Quentin à la Scarpe. L'attaque, exécutée sans préparation d'artillerie, a partout pris l'ennemi par surprise.

Au moment de l'assaut, de nombreux tanks précédant l'infanterie sur le front principal de l'attaque, ont brisé les lignes successives des réseaux qui étaient très épais et très forts. Les régiments à qui un passage se trouvait ainsi ouvert, ont balayé les avant-postes ennemis et enlevé, sur toute l'étendue du front, le premier système de défense de la ligne Hindenburg.

Poursuivant leur avance, conformément aux ordres reçus, l'infanterie et les tanks se sont emparés du deuxième système de défenses à plus de 1,500 mètres de là. Ce second système porte le nom de ligne de soutien Hindenburg.

Au cours de cette avance, nos alliés ont enlevé le hameau de Bonavis, le bois de Lateau, la Vacquerie, les formidables ouvrages de l'éperon connu sous le nom de Welsh Ridge, le village de Ribécourt, Flesquières, Havrincourt. Ils ont pris possession des passages du canal à Marnières et se sont emparés de Marcoing du Bois-Neuf, de Graincourt, d'Anneux. Ils ont pénétré dans les positions ennemies, à l'est d'Epehy, et pris d'importants éléments de la ligne Hindenburg, entre Bullecourt et Fontaine-les-Croisilles.

Le lendemain, ils ont encore progressé dans la direction de Crèvecœur-sur-l'Escaut, au nord-ouest de Masnières; la double ligne de tran-

chées sur la rive est du canal de l'Escaut est tombée en leur pouvoir. Ils ont pris Noyelles-sur-l'Escaut et Cantaing. Ils se sont établis sur des positions situées à plus de 8 kilomètres en arrière de la première ligne allemande primitive. Ils ont pénétré dans Mœuvres.

Le chiffre des prisonniers dépasse 8,000, dont

## Indemnités aux officiers et s.-officiers de la zone des opérations

Art. 1<sup>er</sup>. — Pendant la durée de la guerre, il pourra être attribué aux officiers et sous-officiers appartenant aux corps et services de la zone des opérations les allocations journalières supplémentaires ci-après :

Officiers de tous grades.....	2 fr. »
Adjudants.....	1 fr. »
Autres sous-officiers à solde mensuelle.....	1 fr. »
Autres sous-officiers à solde journalière.....	0 fr. 75

Art. 2. — Le général commandant en chef désigne, à la fin de chaque mois, les ayant droits à cette allocation d'après les principes ci-après :

Personnel de corps de troupes. — L'allocation est attribuée aux personnels des unités ayant perçu l'indemnité de combat, ne fût-ce qu'une fois au cours d'un mois, qu'ils appartiennent à ces unités ou qu'ils leur soient rattachés provisoirement.

## R. A. T. AGRICULTEURS du service auxiliaire ou pères de 5 enfants

En raison du passage de la classe 1896 dans la réserve de l'armée territoriale, le 1<sup>er</sup> octobre 1917, il a été décidé ce qui suit :

Les dispositions des circulaires interministérielles des 6 mai et 29 juillet 1917 sont rendues applicables à la classe de mobilisation 1896.

Par suite, les agriculteurs de cette classe qui appartiennent au service auxiliaire et ceux qui, appartenant au service armé, sont pères de cinq enfants ou veufs avec quatre enfants, doivent être, sur leur demande, détachés aux travaux agricoles dans les conditions prévues par les circulaires susvisées. Ces prescriptions sont applicables aux engagés volontaires ou spéciaux de la classe 1896, qui sont pères de cinq enfants ou veufs avec quatre enfants; elles ne sont pas applicables aux officiers.

(Circulaire du 13 novembre 1917.)

## ÉRECTION D'UN MONUMENT A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL RIBERPRAY TUÉ À L'ENNEMI

Le Bulletin officiel du ministère de la guerre, n° 47, du 19 novembre 1917 (p. 3190) publie la circulaire suivante :

Paris, le 31 octobre 1917.

Les militaires de tous grades qui le désirent sont autorisés, sous les réserves d'usage, à participer individuellement, à la souscription ouverte par la municipalité de Gaillon (Eure) en vue d'ériger en cette commune un monument destiné à glorifier la mémoire du général Ribierpray, tué à l'ennemi.

La ville de Gaillon nous fait savoir que les souscriptions devront être envoyées à M. VERNIETTES, notaire à Gaillon (Eure).

180 officiers. Le chiffre des canons capturés dépasse la centaine.

Le 23, nos alliés ont enlevé d'assaut les importantes crêtes de la région du bois Bourlon, et, entre Mœuvres et Quéant, un éperon dont la possession permet d'observer la ligne Hindenburg, au nord et à l'ouest.

Personnel sans troupes. — L'allocation est attribuée aux officiers généraux, ainsi qu'aux personnels des états-majors et des services, compte tenu des conditions de combat dans lesquelles se sont trouvées, au cours du mois, les troupes sous leurs ordres ou les formations auxquelles ils appartiennent ou auxquelles ils sont rattachés.

Art. 3. — L'allocation est due, en principe, pour le mois en cours et pour le mois suivant. Elle cesse, toutefois, d'être allouée pour les journées passées en position d'absence ou en dehors de la zone des armées.

Art. 4. — Le décret du 13 novembre 1914, modifié le 3 octobre 1915, est abrogé.

Art. 5. — Le ministre de la guerre et le ministre des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui aura effet à compter du 1<sup>er</sup> novembre 1917.

Fait à Paris, le 15 novembre 1917.

## NOTE relative à la CORRESPONDANCE MILITAIRE

I. — Beaucoup de militaires aux armées ont pris l'habitude de mentionner leur adresse sur les enveloppes des lettres qu'ils envoient. A l'avenir, il ne leur sera plus permis de le faire, cet usage présentant, au point de vue militaire, de sérieux inconvénients.

Ils ne donneront leur adresse que sous pli fermé.

Sur les cartes postales, ils se borneront à indiquer leurs nom et prénoms, ou, simplement, à signer.

II. — Il est rappelé que l'adresse des militaires relevant d'un secteur postal comprend les seules indications ci-après :

1<sup>o</sup> Nom et prénoms; 2<sup>o</sup> Grade; 3<sup>o</sup> Corps ou formation d'attache (régiment, bataillon, détachement, compagnie, escadron, batterie, escadrille, convoi, etc.); 4<sup>o</sup> Le secteur postal. — Il est formellement interdit d'ajouter à ces indications la désignation de l'armée, du corps d'armée ou de la division.

## L'AVANCEMENT DES SOUS-LIEUTENANTS

L'application de la loi du 10 août 1917, relative à l'avancement des sous-lieutenants, occasionne un travail considérable. Elle nécessite, en effet, l'examen de la situation particulière de tous les sous-lieutenants à titre définitif de toutes les armes.

On pourrait craindre que les retards qui résultent de cet examen soient de nature à porter préjudice aux intéressés ou à leurs ayants droit. Il n'en est rien.

D'une part, en effet, les lieutenants promus prennent rang, quelle que soit la date de la publication de leur promotion, à la date du jour où ils ont réuni les conditions imposées par la loi du 10 août, cette date étant toutefois, en ce qui concerne les nominations de lieutenants à titre temporaire, postérieure au 10 août 1917; d'autre part, les bénéfices du grade de lieutenant sont reportés sur les ayants droit des sous-lieutenants décédés postérieurement à la date à laquelle ils auraient dû prendre rang de lieutenant dans les conditions fixées par la loi du 10 août 1917.

(Circ. du 16 novembre 1917.)



« Que cet Emprunt soit l'occasion d'un renouveau d'union sacrée; il aura été doublement bienfaisant. »  
(Conclusion du discours de M. Klotz, Ministre des Finances.)



Il faut que le succès du Troisième Emprunt de Guerre soit éclatant. Il faut qu'il démontre à nos Alliés, aux pays neutres et surtout à nos ennemis que les ressources ne feront jamais défaut à la France pour défendre son honneur, ses droits et sa liberté.



# L'Amitié des tranchées

C'était le 4 août 1914. Mon fils venait de partir pour rejoindre son régiment et je devais craindre de ne jamais le revoir ; la guerre apparaissait comme une nuit immense et la plus formidable inquiétude étreignait les âmes.

Après le départ du petit, j'étais longtemps autour de la gare : elle engloutissait inlassablement les jeunes soldats de France, elle était un symbole angoissant de la catastrophe. Il y avait du tumulte, un tumulte grave, si j'ose ainsi dire : jamais je n'avais vu autant de fraternité entre les humains.

Je fis la rencontre d'un écrivain glorieux et nous demeurâmes quelque temps recueillis, presque taciturnes, dans une émotion poignante. Mon compagnon finit par dire :

— Je pense aux liens nouveaux qui vont se former entre les êtres... Est-il possible que ce prodigieux mélange d'âmes ne faisse pas naître des affections robustes, est-ce qu'après avoir combattu et souffert ensemble, des milliers de frères d'armes ne demeureront pas liés les uns aux autres pour la vie ?

— Songez aux aventures sans nombre, aux émotions poignantes qu'ils ont partagées... et à quoi vraiment on ne peut comparer les pauvres incidents de la vie quotidienne, lesquels, cependant, créent des liens étroits et constants entre les jeunes et les vieux hommes...

— Et des haines aussi !

— Sans doute, l'amour et la haine vont ensemble ! Mais ne perdez pas de vue qu'ici la haine aura sujet de s'exercer constamment... contre l'ennemi commun, contre le Boche..., une haine qui s'accroîtra, j'en réponds, de toutes les canailleries dont ces brutes se rendront coupables... Je n'en veux pas douter, cher ami, la fraternité dominera parmi les nôtres...

Bien souvent, depuis, j'ai songé à ces paroles. Des camarades m'en ont dit de semblables qui répondent à une pensée en quelque manière inévitable...

J'ai interrogé des combattants. Ma petite enquête est forcément très restreinte. Parfois, j'ai vu se vérifier la conjecture de mon compagnon du 4 août. En général, la fraternité d'armes, l'amitié

des tranchées n'a pas eu le temps de se parfaire. Ainsi, mon fils ayant été blessé, alors que naissait une de ces sympathies qui peuvent durer toute une existence, n'a plus revu son compagnon, blessé aussi et prisonnier.

D'autres ont été séparés par la mort. D'autres encore furent envoyés dans des pays lointains, les Dardanelles, Salonique, et perdirent trop longtemps de vue ceux qui seraient devenus leurs amis.

Tout de même, je connais quelques cas où l'amitié a pu naître et persévérer, où désormais deux cœurs sont unis jusqu'à l'heure des séparations suprêmes. Je puis supposer que ces cas doivent être nombreux. En effet, ma recherche personnelle, qui n'a jamais été méthodique, qui s'est exercée au hasard, porte tout au plus sur cinquante, soixante personnes. Puisqu'elle a tout de même donné des résultats, les probabilités permettent de croire que parmi des centaines de mille, des millions d'hommes, il s'est produit un grand nombre de cas analogues à ceux qu'il m'a été donné de connaître... Analogues dans leurs grandes lignes, mais si différents par leurs nuances et par les circonstances où ils se manifestèrent !

Combien il serait intéressant de faire une grande enquête sur ce beau sujet et quelles confidences émouvantes on en devrait attendre ! Il ne s'agit pas ici d'une vaine curiosité : le sentiment qui nous guide, à la fois social et individuel, est partagé par une multitude de femmes et d'hommes, de tous les âges, de tous les milieux. C'est pour l'avoir si fréquemment entendu formuler que je me décide à interroger les soldats dans ce *Bulletin* qui est, plus que tout journal et que toute revue, qualifié pour s'adresser à la grande foule héroïque qui peine et souffre pour la patrie.

Ce sont des confidences que je sollicite. Je voudrais savoir comment naissent les amitiés de tranchées, qu'elles soient éphémères ou qu'elles soient durables, qu'elles viennent à la suite d'événements ou par

la force de l'habitude, qu'elles aient pour origine des services rendus ou le simple partage des mêmes travaux, des mêmes épreuves et des mêmes dangers... On s'efforcera ensuite de faire dans ce *Bulletin* une analyse des cas les plus généraux ou les plus caractéristiques ; et on publiera quelques lettres parmi les plus intéressantes, lorsque les auteurs ne s'y opposeront point, au préalable. Bien entendu, aucune signature ne sera donnée, à moins d'une autorisation spéciale.

Et voilà. C'est très simple. Il dépend des soldats que ce soit infiniment touchant. Il n'est pas du tout nécessaire de faire de la littérature. Une émotion intense, un haut enseignement peuvent résulter de l'impression la moins ornée, du récit le plus modeste. Un des écrits les plus touchants et les plus exaltants de la guerre, c'est une lettre du cuisinier Belaud qui, certes, n'avait aucune ambition d'écrivain. Je me souviens de l'attendrissement et de l'admiration qui nous saisirent tous, à la Société des gens de lettres, lorsqu'elle nous fut lue par un des nôtres. Elle a du reste, depuis, suscité l'admiration universelle, elle a été traduite en plusieurs langues : elle est devenue historique. Dieu sait si elle est étrangère à toute vanité, veuve de tout ornement, incorrecte même : elle n'en restera pas moins un des plus beaux cris de cette guerre...

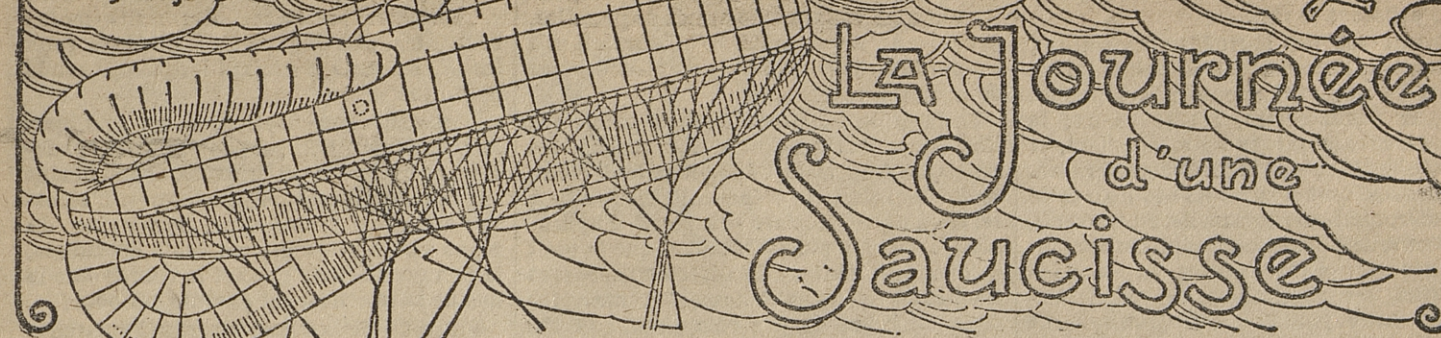
En somme, c'est à tous, ceux qui ont la vocation littéraire et ceux qui n'ont point, que nous adressons ici notre humble requête, et à qui, d'avance, nous exprimons notre très chaleureuse gratitude.

J.-H. ROSNY AÎNÉ.

Les envois que nos lecteurs voudront bien nous faire seront adressés directement à M. J.-H. ROSNY, au BULLETIN DES ARMÉES, 28, rue des Saints-Pères, Paris, avec cette simple mention : « Enquête sur L'AMITIÉ DES TRANCHÉES ».



Charles Odig.



Le jour se coule à peine sous le bois où la compagnie s'éveille... Les cognas, creusées entre les arbres, entourent le ballon amarré, sanglé, tassé ressemblant, dans ce crépuscule triste plutôt à une baleine échouée dans le varech qu'à une saucisse.

Et la soupape, à l'avant, lui fait une drôle de bouche ronde... Déjà, tonitruent les voix de l'adjudant et du sergent de jour, réveillant le zèle du caporal-tube et des hommes flexibles. Car il importe de servir le déjeuner du monstre : quelques tubes d'hydrogène en guise de jus.

L'officier de manœuvre, arraché aux douces de son sommeil, constitué par un bout de grillage de poulailler sur quatre planches — des journaux ont assuré qu'il n'est point dans les palaces de lit meilleur — l'officier de manœuvre inspecte la visibilité : la vi-si-bi-li-té ! Tel est le vocable le plus souvent prononcé dans une compagnie d'aéroliers, si nous faisons abstraction d'une interjection qu'il vaut mieux passer sous silence. Tous les poils me comprendront. La visibilité est-elle bonne, mauvaise ? Voilà la question, le problème fort délicat à résoudre, n'en déplaise au profane qui pourrait le trouver tout simple. Est-elle franchement bonne ? Alors, tout simple, en effet. On hèle l'observateur de service, qui accourt vers la nacelle, vêtu de peaux de bêtes ; on le largue ; vite, le treuil automobile remorque la « saucisse » au point d'ascension, à trois ou quatre kilomètres du campement, vers les lignes. Mais si la visibilité est douteuse, par suite du ciel couvert, du plafond bas, d'un brouillard encore dense, le commandant de compagnie devient perplexe. Monter le ballon dans la brume ou dans des nuages à faible altitude, c'est exposer observateur et matériel à l'avion boche, astucieusement dissimulé dans les vapeurs. Restera-t-on à terre, oisif ? Une voix sévère, mystérieusement venue de loin, ne tardera pas à se faire entendre dans le téléphone :

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous n'êtes pas encore monté ?

La visibilité est bonne sans l'être, tout en l'étant, bien que ne l'étant pas. Voilà bien l'occasion de grimper le perce-brume au campement, en attendant l'heure claire où on le remplacera, avant de gagner le point d'ascension, par un observateur expérimenté.

Le perce-brume est constitué par un jeune officier ou sous-officier, un artilleur à l'ordinaire, briguant le titre d'élève-observateur. Nous disposons précisément d'un perce-brume tout fraîchement arrivé de la veille. A-t-il le pied aérien, c'est-à-dire l'estomac solide ? La compagnie a transporté le ballon à l'oree du bois ; le treuil, en ronflant, a pris position. Tandis que le néophyte s'installe avec beaucoup d'assurance, un peu ému tout de même dans le fond, l'officier de manœuvre vérifie le fonctionnement du téléphone reliant la nacelle au treuil. Il a souvent, pour les téléphonistes, des mots aigre-doux à ce moment-là. Puis il commande :

— A deux cents mètres, larguez !

Le ballon s'envole un instant, s'arrête. Le tensiomètre indique une traction normale du câble. Le perce-brume peut être largué plus haut. Auparavant on lui demandera de ses nouvelles :

— Allô ! nacelle. Comment va là-haut ? Ça gaze ?

— Je biche comme un vieux pou !

— Mes compliments ? Pas trop chahuté ?

— Un peu... pas trop.

— Et la visibilité ? Que voyez-vous ?

— Euh... Euh...

— Voyez-vous la cathédrale de Saint-Quentin ?

— Vaguement.

— Allons, je vais vous monter jusqu'à mille.

Cependant le vent a fraîchi. Au bout du câble, qu'elle raidit davantage, la saucisse se révolte un tantinet. Et le sergent arri-meur confie à son caporal :

— Nous aurions dû lui coller la vieille nacelle. Il est capable de...

Grosse imprudence, en effet. Bientôt le « perco » descendra. Et pendant que le perce-brume, assez pâlot, un peu verdâtre, cédera sa place au camarade endurci, le sergent arri-meur grognera en jetant sur la nacelle neuve un œil navré :

— Je pensais bien qu'il bousculerait du porte-pipe.

Tandis que la colonne des servants, flanquée de chiens fidèles, coupe à travers champs, le treuil et le camion de campement ont filé par des chemins de fortune sur le point d'ascension où ils se camouflent largement de branches, voire de rideaux de rafia. Le ballon plane maintenant à quatorze cents mètres. Sans ses jumelles, l'observateur ne pourrait apercevoir sous lui les mitrailleuses destinées aux avions boches, et les guetteurs, éparpillés, surveillant l'horizon. Mais l'observateur fait son ménage, place, là sa carabine, ici ses cartes, son plan directeur, ses photographies. Il

s'étire un peu dans son corset. Une solide corde relie ce corset au parachute enfilé dans une housse, à l'extérieur de la nacelle. Si le ballon est incendié, crevé par un fusant, si le câble se rompt, l'observateur n'aura qu'à piquer une tête dans le vide après avoir déchiré les papiers secrets. Il entr'ouvre le petit panier remis par le cuis-tot de la popote au départ. Car, monté à l'aube, il ne descendra qu'à la nuit close. Il n'est pas rare que pendant les beaux jours, pour employer une expression des civils, un observateur passe en nacelle seize heures consécutives. Quelles crampes aux mollets que seize heures dans cette position ! Se dégourdir les jambes apparaît comme une volupté.

Il parle par téléphone avec le treuil et le poste central de la compagnie. De ce Central parlent de nombreux fils dans de nombreuses directions. Une saucisse doit être en communication facile, directe, avec tous les groupes d'artillerie de son secteur... Les clients, disent les secrétaires prenant les... commandes. Une batterie de 155 exprime le désir de taper sur les coordonnées qu'elle communique. L'observateur voit bien l'endroit à battre. Le travail va commencer. Ce réglage terminé, on passera au suivant, à un autre encore ; tous les clients seront servis, et tout le long du jour, sur les fils, courront ces courtes phrases :

— Allo ! nacelle.

— Allo ! batterie.

— Coup part !

L'observateur contrôle le tir, et la conversation reprend :

— Allo ! batterie.

— Allo ! nacelle.

— 25 mètres à droite !

A la vérité, le travail est assez souvent interrompu par les incursions des avions boches ne cessant d'attaquer le regard qui les gêne, l'œil clair, inexorable de l'artillerie. Deviennent-ils trop menaçants ? L'officier de manœuvre interrompt le réglage en cours en faisant ramener le ballon assez bas, parfois jusqu'à 300 mètres. Mais il s'empresse de le relarguer le plus tôt possible car, dans les basses régions, une saucisse serait la trop facile proie des 240 de marine dont les énormes fusants la blessent même parfois très haut. Quand le treuil est spécialement visé, les fusants se changent en percutants.

Durant ces marmittages aériens ou terrestres, il convient de promener le treuil parallèlement au front, tout en surveillant, en outre, le péril allé, qui lui-même doit compter avec nos propres avions et nos batteries spéciales dont les obus à panache mettent dans l'azur comme de frais sorbets



étincelants de blancheur. Les noirs fusants boches salissent le ciel.

Certes il est des journées plus calmes, terriblement longues, qui se passent dans l'attente de cinq événements : la soupe du matin, le vaguemestre, les journaux, la soupe du soir, le retour au campement, et la pensée lancinante de la prochaine perle. Ces journées sont très rares. Les heures de l'aérolier, qu'il soit en nacelle, ou au treuil, deviennent de plus en plus pénibles et mouvementées, sinon plus courtes. Et quand les fantassins, les admirables fantassins, enduits de boue jaune ou noire, rencontrent un B. C. A. (lisez : ballon captif allongé), d'aucuns l'ont encore appelé « Rêve de Vierge », ils s'interdisent les brocards du temps jadis, à l'époque où ils prétendaient « que les pépères des saucisses avaient su trouver le bon filon. » Aujourd'hui, les fantassins estiment les saucisses. Ils n'ignorent pas ce qu'ils leur doivent. La saucisse est une fidèle, une tutélaire amie.

Mais le soleil tombe. Les ombres des arbres s'allongent. L'observateur, après avoir repéré quelques batteries en action et des

trains boches qui passent tout là-bas, déclare que ses yeux, même armés de jumelles, deviennent insuffisants. D'ailleurs, il n'a pas perdu sa journée : trois demi-douzaines de réglages intéressants.

En face, les saucisses boches paraissent être descendues. A droite et à gauche, les saucisses françaises s'éloignent lentement, se fondent dans le crépuscule. Nous allons servir à notre saucisse son repas d'hydrogène, beaucoup plus substantiel que le petit déjeuner du matin. Elle absorbera après ses fréquentes montées et descentes une vingtaine de tubes de gaz comprimé, soit 120 mètres cubes environ.

L'ultime opération nous mènera à l'heure où les nocturnes et insupportables avions boches de bombardement commenceront leur habituelle randonnée, provoquant le non moins habituel feu d'artifice tiré à leur intention, composé d'obus traceurs, de balles lumineuses, et de longues chenilles de flamme verte qui serpentent dans le ciel bouleversé et retentissant. L'avion boche menace le jour, dans l'atmosphère, les saucisses de ses fusées incendiaires. Il cherche,

la nuit, à les supprimer pendant le repos. L'aérolier préférerait des nuits moins bruyantes, afin de pouvoir fermer ses yeux lassés, brûlés, d'avoir si longtemps sondé le zénith !

Il a une compensation, il est vrai, parfois : la pluie ! Non pas de ces averse médiocres, ridicules de brièveté, abandonnant sur le sol à peine quelques larmes. L'aérolier attend le gros temps, synonyme du repos absolu, des grands vents déchainés, le bon gros déluge qui bat la charge sur le dos de la saucisse, cet énorme tambour.

Entendre de la cagna un grand ruissellement, dès le matin, à l'heure de l'appel, ah ! la joie suave !... Le bon serviteur de la saucisse se cache voluptueusement sous sa couverture, il va rattraper des heures, en « écraser » suffisamment, enfin ! Mais il ne se rendormira pas sans lancer la plaisanterie coutumière :

— Tu parles d'une visibilité ! Certain que la voix non moins joyeuse d'un camarade lui répondra :

— Ah ! mon vieux, elle tombe en morceaux !... MICROMÉGAS.

plus gaiement du monde par la troupe dite du "Chacal hurlant", uniquement composée de zouaves de ce beau régiment, elle a montré tout ce qu'il y a d'entrain et de

bonne humeur infatigables chez ces braves, pour qui la guerre, cependant, est si rude et si meurtrière depuis les premiers jours.

## QUEQ'CHÉCHIAS ?

Ce fut une fête à la fois charmante et émouvante que cette représentation de la Revue du 1<sup>er</sup> Zouaves "QUEQ'CHÉCHIAS ?", donnée à Paris, par autorisation spéciale, au théâtre Sarah-Bernhardt, au bénéfice d'une œuvre Alsacienne-Lorraine.

Conçue, couvée, écrite aux tranchées, jouée et chantée le

### Scène de M. Prudhomme Bourgeois français.

Ah ! vous riez dans vos tranchées, pendant qu'à l'arrière, tous les matins, je laisse refroidir mon chocolat à éplucher le communiqué et chercher sur la carte des noms qu'on a oublié d'y mettre ! Vous riez, pendant que je prends des secondes dans le Métro, pour économiser de quoi acheter des cigarettes aux blessés.

Vous riez, alors que je ne m'endors pas une seule fois dans mon lit, sans penser que vous êtes sur la paille, que vous avez des rats et que je ne ferme pas une fenêtre sans me souvenir que vous êtes en plein courant d'air.

Ah ! vous riez quand j'ai dû prendre chez moi deux veuves pour vous tricoter des chaussettes, et que je ne sais plus qu'imaginer, mettre dans vos colis, qui vous soit un plaisir, nouveau.

Vous riez, quand nous souffrons mille tortures de vous savoir toujours dehors, comme des chemineaux, souvent les pieds dans l'eau et le ventre creux, souvent sans sommeil et toujours fatigués.

Vous riez, alors que nous suons de peur en imaginant toutes les morts affreuses qui, dans toutes les dimensions de l'espace, rôdent autour de vous. Ah ! vous ne tremblez pas, vous, quand le Boche menace et frappe, vous tenez bon... et vous riez !

Vous n'êtes pas sûrs du lendemain, vous dites que la guerre est longue, qu'on ne sait même pas quand elle finira et vous riez !

Quand on vous dit que vous êtes plus nobles que le Cid, plus beaux que l'Antique, quand on vous appelle des héros... vous riez.

Quand vous sentez que toute la France est derrière vous, celle des mères et celle des vieux, celle des épouses et des enfants, des

labours et des villes, des bourgeois et du peuple, celle des aïeux, notre France enfin ; quand vous la sentez là, derrière vous, qui vous suit et qui vous voit, qui souffre toutes vos misères, tremble à tous vos dangers et qui peine, qui se tait, qui lutte et qui travaille pour vous, vous riez, parce que vous la sentez fière de vous !

Ah ! vous riez, pendant qu'on vous admire et qu'on vous plaint et vous ne voulez ni l'un ni l'autre.

Ah ! ces messieurs en coquetterie avec la mort portent le sourire aux dents, comme une fleur gauloise et ne veulent pas qu'on les plaigne.

Ah ! vous riez ! Eh bien, je ne vous plains pas... Mais je vous salue...

~~~~~



(Dessin de FRUP.)

### Scène du Veilleur

Air : Le Clairon.

I. Je suis là en sentinelle,  
D'autres dorment, moi je veille.  
La tranchée est mon séjour.  
Mon périscope à la main,  
Nuit et jour, soir et matin,  
Et je veille, je veille toujours...

II. Je n'ai pas peur de la mort,  
Et des blessures moins encor,  
Je dis : « C'est chacun son tour »,  
Et quand je reçois une balle,  
Aussitôt... je la signale,  
Et je veille, je veille toujours...

III. Sur moi, les obus éclatent,  
Mais j'en ris, car rien n'épate,  
Un si joyeux troubadour.  
Si une de mes mains écope,  
L'autre prend... le périscope,  
Et je veille, je veille toujours...

IV. Mais si j'ai l'œil droit crevé,  
Je crie aux Boches : « Bien visé ! »  
Sérieux et gai tour à tour,  
Méprisant la mort qui fauche,  
Je regarde... avec le gauche !  
Et je veille, je veille toujours...

V. Je sers aux Boches de silhouette,  
Tout en pensant « ça c'est chouette »,  
Ils vont me percer à jour.  
Et, quand j'ai des trous partout,  
On ne me voit plus du tout,  
Et je veille, je veille toujours...

VI. Sans un moment de faiblesse,  
Si j'y meurs de vieillesse,  
Sans espoir et sans recours,  
Je veux voir sur mon tombeau,  
Mon périscope tout en haut,  
Et je veillerai toujours...

Sergent CLOZIER et Caporal CABANE, du 1<sup>er</sup> Zouaves.



Macédoine, 1917.

Enfin se termine la route poussiéreuse, déroulant son long ruban uni, dont aucune ombre ne vient atténuer l'éblouissante blancheur : un carrefour, un grand bâtiment en ruines sur la droite, seul témoin de la guerre, des massifs de verdure aux reflets d'acier, des petites maisons de torchis, serrées les unes contre les autres, comme pour soutenir leur branlante fragilité, s'alignent irrégulièrement. Voici la petite ville charmante, au nom fleuri, lumineux et léger.

Elle ne semblait pas destinée à tant d'agitation la jolie cité au nom précieux ; poilus français à la démarche un peu traînante, Italiens et Serbes noirs et bonzés, soldats et gendarmes grecs aux longues moustaches cirées, Russes dont les petites blouses kaki accusent le déhanchement, se croisent en tous sens, mêlant leurs uniformes aux fez des indigènes déambulant nonchalamment ou dégustant leur moka, accroupis sur les banquettes circulaires de quelque café vide et misérable.

Des civils bistrés, à l'élégance impeccable : pantalons de flanelle, souliers blancs, chemises molles, petits canotiers légers, faisant songer aux tenues estivales de nos villégiatures d'antan et évoquant la rue Gontaut-Biron de Deauville ou la Villa des Fleurs d'Aix-les-Bains, coudoient de vieux Juifs en turbannés, au profil d'oiseau de proie.

Les lourds camions automobiles ébranlent le pavé pointu et disjoint de la rue principale, faisant tressailler les pauvres petites maisons bleues et roses, surprises sans doute de ce vacarme assourdissant et de ces secousses sismiques ; les autos rapides et luxueuses se frayent un passage

en hurlant étrangement, au milieu des bœufs avançant à pas lents et des ânes chargés de branchages, véritables bûissons ambulants ; les estafettes galopent, carabine en bandoulière, tandis que les accents entraînants de *Sambre-et-Meuse* s'élevant d'un faubourg, achèvent de mettre une note anachronique dans ce décor fait des contrastes de l'Orient et de l'Occident.

La rue monte, alignant ses habitations bariolées. Petites boutiques, dont chacune est un vrai bazar où le poilu de passage trouve, à des prix de guerre — ô combien ! — le savon pour la barbe, la petite glace de poche, la paire de bretelles du rose le plus framboise, ou la pâte dentifrice rancie de quelque parfumeur de l'avenue de l'Opéra ; marchands de couvertures de laine macédoniennes aux larges rayures multicolores ; marchands de conserves, de fruits et de volailles ; petites merceries, où les étoffes imprimées des mouchoirs et des fichus marient harmonieusement leurs couleurs éclatantes ; ferronniers martelant de grandes bassines de cuivre ; salons de coiffure de propreté douteuse, d'où s'échappe une odeur de vieux cosmétique ; commerces de toutes sortes et marchandises de toutes provenances se touchent et s'enchevêtrent au point de ne former qu'un seul éventaire bordant le trottoir capricieux de la rue tortueuse.

Des ruelles silencieuses s'ouvrent de droite et de gauche, des femmes turques se glissent le long des murs décrépis, des yeux en amande posent sur vous leurs regards de jais. Cette robe de satin sombre cache-t-elle dans ses plis lourds l'adolescente à la peau de pêche ou

l'aïeule aux cheveux d'argent ? Mystère impénétrable des mystérieux voiles blancs.

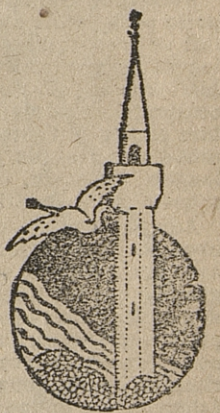
Les petites filles, en pantalons bleus et roses, aux cheveux ornés de sequins d'or et d'argent, aux chevilles cerclées de bracelets de verroteries, semblables aux bayadères de l'Inde, que le pinceau de Besnard fixa sur la toile, jouent et courent vers la rivière ombreuse, coulant parallèlement à la voie principale. Ici, c'est le calme, la fraîcheur des ponts légers, semblables aux passerelles fleuries, de nos parcs, unissent les deux rives, d'où s'élancent de grands arbres, noyant d'ombre violette, sous leur voûte de feuillage, les façades des plus belles demeures de la ville.

Et l'on songe à « l'orme du Mail », à l'étude du notaire et à Madame la sous-préfète, choses et gens de nos provinces françaises.

Mais une porte cochère est entr'ouverte, notre illusion s'évanouit : une pergola, tendue de vignes aux vrilles souples, jette une lumière d'émeraude sur une cour dont les murs sont revêtus de l'intensité d'un bleu de cobalt ; le soleil se joue à travers les découpures des feuilles dentelées, ses rayons de poussière d'or irisent l'eau morte d'un bassin, dans lequel se mirent les lourds massifs d'hortensias roses, de longs dahlias dressent leur tiges, balançant fièrement leurs feuilles de pourpre ; un chat noir s'étire paresseusement, tout en suivant de son œil paillard d'or une mouche aux ailes de gaze transparente et au pourpoint de velours.

Le vol lourd de grandes ailes nous fait dresser la tête : des cigognes contourment le minaret blanc qui émerge des arbres, tel un lys sur l'azur du ciel... nous sommes loin de la France.

EDOUARD HALOUZE.



### LIVRES DU TEMPS DE GUERRE

## \* La Tranchée \*

PAR MAURICE GAUCHEZ.

(Les Rafales.)

Ils ont la nuit durant mis Flandre dans des sacs. Ils ont creusé des trous dans les flancs de la terre. On eût dit qu'ils cherchaient dans ce soir de misère Le cœur sanglant du sol pour de cruels mystères. Ils allaient se cachant courbés au bord d'un lac.

Ils ont mis dans des sacs la chair vive de Flandre. L'un d'eux scrutait la plaine et se cachait, sournois. Quelques autres bêchaient et piochaient parfois. A l'ombre d'un nuage ils ouvraient saut-on quoi ? Quand les sacs étaient pleins quelqu'un venait les

ont mis Flandre en sacs dès la chute du jour.

Les complices avaient pour assouvir leur rage, Traversé des canaux, passé des marécages. Ils venaient de là bas où l'on voit des villages, Et leur cœur pour le sol n'avait aucun amour.

Ils ont mis dans des sacs la Flandre et sa tendresse, Sa bonne et brune chair d'esclave du labeur, Ses beaux muscles vibrant d'une ancestrale ardeur, Ses nerfs fermes et durs et le sang de son cœur... Au loin, un cri d'oiseau, seul, clama sa détresse !

Ils ont la nuit durant mis Flandre dans des sacs. Ils ont ouvert dans l'ombre et parmi le silence. Ils ont avec les sacs dont se gonflait la panse

Construit un long mur gris barrant la plaine immense, Et dérobant aux yeux les moires du grand lac.

Quand ils s'en sont allés, d'autres ont pris leur place. Ils ont creusé des trous sur le terrain des champs. Ils ont bêché le sol avec des bras ardents. Ils ont mis Flandre en sacs, Flandre, sa chair, son sang,

Puis ils s'en sont allés. D'autres, à présent, tassent, Mettant, la nuit durant, la Flandre dans des sacs Redressant chaque jour un mur devant le lac.





Pages d'Hier et d'Aujourd'hui

## LE SERMENT DE L'ALSACE

par EDMOND ABOUT

Ecrivain délicieux qui fut, au XIX<sup>e</sup> siècle l'héritier de Voltaire, EDMOND ABOUT, l'auteur du ROI DES MONTAGNES et du NEZ D'UN NOTAIRE, était Lorrain de naissance, Alsacien de résidence et d'adoption. En 1871, après le douloureux traité de Francfort, il accomplit en Alsace un voyage de plusieurs semaines. Ayant constaté la fidélité unanime que la population témoignait à la France, il en nota les preuves dans un livre ALSACE qu'il est émouvant de relire aujourd'hui. Voici, notamment, les déclarations faites à Edmond About par un vieil Alsacien de Saverne. Depuis quarante-cinq ans, l'Alsace a tenu ce serment :

La haine dont nous sommes pleins et le danger dont nous sommes entourés concourent à nous rendre ingénieux. Si notre servitude durait dix ans, l'Alsace deviendrait la province la plus spirituelle de France : une Attique grasse : nous rendrons le pays intenable aux Prussiens, sans conspirations ni sociétés secrètes, ni vèpres alsaciennes. On ne leur tuera pas un seul fonctionnaire, on ne leur fournira pas l'occasion de fusiller un homme, de brûler une grange, de frapper une contribution extraordinaire. Pas si bêtes ! Ils seraient trop contents !

Avez-vous remarqué que personne ne parle plus patois dans les rues ? Le même fait se produit dans toutes les maisons qui logent des garnisaires. Notre patois ressemblait trop à l'allemand, nos vainqueurs le comprenaient à moitié et trouvaient un certain plaisir à l'entendre. C'est pourquoi le mot d'ordre est de parler exclusivement la langue nationale, quand même on ne la saurait qu'à moitié.

Aux Allemands qui sont polis et qui nous abordent en français, nous répondons avec une politesse stricte, cérémonieuse et glaciale qui les tient à distance. S'ils nous demandent un renseignement, un de ces petits services qu'on ne peut refuser, nous nous exécutons avec des formes irréprochables, mais nous n'acceptons rien en échange, pas même un simple merci. Qu'ils entrent dans un lieu public où nous étions avant eux, par exemple au café ou à la brasserie, nous vidons notre verre et nous sortons sans affectation. Nous n'entrons pas si nous voyons, en ouvrant la porte, qu'ils ont pris place avant nous. Notre plaisir favori, vous le savez, est la musique ; ils se flattaient de nous séduire un peu par leurs symphonies militaires : les expériences qu'ils ont faites ont tourné à leur confusion. Quand la musique arrive sur la place du château, le vide s'y fait par miracle.

Condamnés à frôler sans cesse l'uniforme allemand dans les rues, non-seulement nous avons changé nos habitudes, renoncé à la flânerie, aux conversations du trottoir, mais encore nous avons appris à faire un travail d'abstraction qui supprime pour nous la présence des ennemis. Nous passons auprès d'eux sans que nos yeux trahissent le dépit, l'humiliation ou la haine ; nous traversons leurs groupes avec une telle sérénité de dédain, nous nous heurtons à leurs coudes avec une insensibilité si évidente que chaque Prussien en Alsace peut se croire invisible et même impalpable, et chercher instinctivement à son doigt l'anneau fabuleux de Gyges.

Nos enfants, vous le comprendrez, ont encore quelques progrès à faire. On ne peut pas exiger que des élèves en stoïcisme s'élèvent du premier abord à la hauteur de leurs maîtres. La jeunesse est gamine ici comme partout, mais nous assistons quelquefois à des gamineries plaisantes.

« Il y a quelque temps, quinze ou vingt petits drôles se réunirent sur la place et se mirent à singer les soldats qui faisaient l'exercice. Leur capitaine de douze ans imitait à merveille le ton sec des commandements germaniques. Deux officiers allemands s'approchèrent et prirent un plaisir visible à ce spectacle. Ils regardaient du haut de leur grandeur et pensaient, en caressant leurs grosses moustaches : « Voilà des marionnettes qui se préparent de bonne heure à servir notre empereur et roi ! »

Tout à coup, le chef des bambins cria à ses hommes : « Mouchez-vous ! » Et tout le rang, avec ensemble, se moucha de l'index : « Droite ! gauche ! » Les Allemands se rembrunissent un peu, mais l'exercice continue. Après deux ou trois mouvements fort bien exécutés, le capitaine en blouse commence une distribution de soufflets, de gourmades et de coups de pieds que sa troupe accepte sans broncher. Les officiers froncent le sourcil et s'apprêtent peut-être à tirer quelques paires d'oreilles, lorsque le chef des polissons, pris d'une inspiration sublime, cria à sa troupe : « Voici les Français qui arrivent ! sauve qui peut ! » Toute la compagnie se débanda et va se cacher dans les trous. Ainsi finit la comédie. Les Allemands n'en ont pas ri.

L'Alsacien adulte est sérieux, réfléchi, concentré. Il veut fortement ce qu'il veut, parce qu'il ne se résoud jamais à la légère et qu'il ne procède point par coups de tête. Notre résistance au vainqueur n'étant pas affaire de caprice, mais de raison, de dignité, de conscience et de droit, méritait d'être réglée par poids et mesure. La France nous a cédés malgré elle ; nous lui devons de prouver au monde que c'était aussi malgré nous. Nous ne donnerons pas le spectacle de ces insurrections inutiles et sanglantes qui ont été le suicide de la Pologne. À l'impossible nul n'est tenu. Si tous les efforts d'un grand peuple ont été impuissants à nous conserver, comment deux malheureuses provinces désarmées, enchaînées, couvertes de garnisons s'affranchiraient-elles par elles-mêmes ? C'est la patrie qui nous délivrera, nous comptons sur son courage, comme elle peut compter sur notre fidélité. Qu'elle prenne son temps, qu'elle répare ses forces à loisir ; nous lui ferons crédit de dix ans, de vingt ans, d'un demi-siècle s'il le faut : elle nous retrouvera tels qu'elle nous a laissés.

En attendant, nous tiendrons tête à l'ennemi sur le terrain légal où les honnêtes gens sont chez eux. Cette paix déplorable et pourtant nécessaire, qui a sauvé la France d'une destruction totale au prix de notre indépendance, ne livre aux Allemands que nos biens et nos corps : les âmes ne sont pas comprises dans le traité ; nous restons maîtres du for intérieur. Vous verrez que nous maintiendrons fermement jusqu'au dernier jour, les seuls droits que nous n'ayons pas perdus. Il faut payer

l'impôt à l'ennemi, totérer sa présence dans nos rues et jusque dans nos logis, obéir à des lois qui ne sont ni françaises, ni modernes, reconnaître l'autorité de personnalités antipathiques, céder à la force, éviter à tous prix les querelles ; nous subissons avec dignité ces tristes conditions que la France nous a faites, et nous trouvons encore une consolation amère à penser que tous nos malheurs ont payé sa délivrance. Mais quand à donner aux vainqueurs ce qui n'est pas strictement dû, quant à faire pour eux une action, une démarche, un geste qui ne soit pas exigible, non, voilà ce qu'on n'obtiendra jamais de nous.

Il n'y a pas de loi, Dieu merci, qui nous commande d'accepter les fonctions, les honneurs et les salaires publics de l'ennemi, de prêter serment à son prince, de porter ses livrées. Aussi, non seulement refusons-nous avec dédain tout ce qu'il lui plaît de nous offrir, mais traitons-nous en renégats les très rares individus qui, par ambition ou par vanité, descendent à son service.

Le traité n'a pas dit que les annexés salueraient les autorités allemandes, qu'ils échangeaient des visites avec les Allemands, qu'ils recevraient les Allemands dans leurs cercles et dans les autres sociétés closes. Aussi détournons-nous la tête sur le passage de l'ennemi, aussi lui fermons-nous toutes nos portes, et traitons-nous en pleutres tous ceux qui ont la plus indifférente complaisance pour lui.

Personne ne peut dire ce qu'il adviendra de nous. Tout le peuple de trois départements et demi se voit livré sans défense à la plus odieuse des fatalités, qui est le caprice d'un homme. Demain ne nous appartient pas, l'heure présente n'est à nous que par une sorte de tolérance. Et pourtant, nous ne désespérons point de l'avenir : une foi vivace, robuste, obstinée, soutient et anime les cœurs. Nos ouvriers, nos paysans, nos pauvres, sont naïfs et confiants jusqu'à la folie. Ils voient leur délivrance avant l'été prochain. Ils vous disent sérieusement qu'Abd-el-Kader est venu offrir son épée au gouvernement de Versailles, et qu'il commandera l'armée sous la direction de M. Thiers ; que Mac-Mahon lève à Paris tous les hommes de vingt à quarante ans, filer, tandis qu'un peintre allemand effaçait le nom de Saverne pour écrire Zabern sur la façade de la gare, deux ouvriers alsaciens lui criaient : « Ne prends donc pas la peine ! Tu sais bien qu'il faudra tout changer dans trois mois ! ».

Nous qui ne sommes pas des enfants, nous ne désespérons ni de la France, ni de l'Europe, ni de nous-mêmes. La France se relèvera, elle est en bonnes mains. L'Europe ne prendra fait et cause pour nous que si elle y trouve son compte ; mais le jeu de la politique est fertile en combinaisons de toute sorte, et sans compter sur les retours de la fortune, on peut croire que le bon droit n'aura pas toujours la force contre lui. Quand à lasser nos ennemis, à les gêner, à les humilier, à les dégouter si bien de leur conquête qu'ils finissent par la prendre en grippe, c'est un devoir que nous saurons remplir.

EDMOND ABOUT.

## LA CHANSON DU "CAPORAL"



- Où t'en vas-tu, brave poilu, soldat de France ?  
 — Je m'en vais là-bas, on y a du tabac.  
 — On y a du tabac ? T'as bien de la chance !



## Le Tabac du Poilu, autrefois



Dessin du Poilu.

fois. Ceux qui firent les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire n'avaient pas toujours du pain, et, par surcroît, ils n'avaient jamais de tabac. On les appelait les « grognards ». Dame, s'ils grognaient, avouez qu'il y avait de quoi !

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on ne fumait guère dans l'armée française et encore moins dans le civil. La pipe était plaisir de matelot que la bonne compagnie réprouvait. Les gens du bon ton prisaient, mais ne fumaient pas. On sait, au surplus, quel scandale fit Jean-Bart en se montrant avec sa pipe dans les salons de Versailles.

La pipe de Jean Bart, il est vrai, était une, vilaine pipe de terre, un brûle-gueule, pour dire le mot. Mais quel excellent tabac il fumait dedans !... Or, savez-vous qui lui fournissait ce tabac ? Ce n'était autre que le Père Lachaise. Ce tabac venait du Paraguay. Les Gouaranis, qui le cultivaient, avaient été convertis par les jésuites, et les bons pères en envoyaient la fine fleur au confesseur du roi, qui repassait le délicieux petun au grand marin d'Angoulême pour lequel il avait une vive amitié.

Pendant la guerre de Hollande, sous le ministère de Louvois, la pipe commença à s'introduire dans l'armée de terre ; mais ce furent surtout les guerres de la Révolution et de l'Empire qui consacrèrent dans les camps l'usage de fumer, que les soldats citoyens du règne de Louis-Philippe transportèrent dans leur demeure et jusque dans leur chambre à coucher.

Les soldats de Valmy, de Jemmapes fu-

maient, de même que ceux d'Austerlitz et d'Iéna. Les officiers aussi d'ailleurs.

On sait, notamment, que Lassalle n'était pas seulement un grand sabreur ; c'était aussi un grand fumeur devant l'Eternel.

Barthélemy, le poète de la *Némésis*, a, dans un poème sur l'Art de fumer, célébré la gloire de Lassalle en tant que fumeur de pipes :

Mais comment rappeler les héros de la pipe,  
Sans en nommer ici le plus illustre type ?  
Lassalle ! qui, dit-on, les fumant par milliers,  
Défiait en cet art les plus vieux cavaliers.

Or, il advint un jour que Lassalle trouva une pipe plus belle que les siennes. C'était pendant la première campagne d'Allemagne. A la faveur d'un armistice, se trouvant à l'avant-garde, il était allé flâner chez l'ennemi.

Soudain, il fait la rencontre d'un feld-marchal qui fumait une pipe extraordinaire, une pipe « effrayante de taille ».

Et d'un teint si parfait que Lassalle en tressailla.

— Voulez-vous me vendre votre pipe contre mes deux plus beaux chevaux ?  
— Non ! répond l'étranger.

— Je vous donne quatre chevaux... six... huit... dix !

L'Allemand refuse.

Eh bien, dit le Français au tenace Germain,  
Adieu, souvenez-vous que je l'ai dit demain.

Le lendemain la bataille s'engage. Lassalle cherche partout son homme.

O bonheur ! Il le trouve, il l'enlève fumant,  
Le couche sur sa selle et repart ventre à terra,  
En emportant la pipe et le propriétaire.  
Celui-ci fut bientôt renvoyé sans rançon,  
La pipe demeura suspendue à l'arçon.

Le tabac, en ce temps-là, ne coûtait pas très cher, car Napoléon ne devait en monopoliser la vente au profit de l'Etat que quelques années plus tard. Les militaires pouvaient donc s'en procurer sans trop de frais. Mais du jour où fut créée la régie et où le tabac augmenta de prix dans d'énormes proportions, les pauvres pioupions d'un sou se trouvèrent fort embarrassés.

C'est alors qu'un illustre maréchal, ami du soldat, créa le bon du tabac.

Ce maréchal n'est autre que Canrobert. C'était en 1853, au cours d'une tournée d'inspection qu'il faisait à Lunéville. Suivant sa coutume, il interrogeait les hommes afin de s'assurer de leur bien-être matériel.

Avisant un jeune soldat, il lui demanda :  
— Es-tu content de l'ordinaire, la soupe est-elle bonne ?

— Enchanté, monsieur le maréchal. Il n'y a qu'une chose... Ça manque de tabac ?

— Comment ça manque de tabac ?

— Oui, monsieur le maréchal, on nous interdit d'en acheter aux contrebandiers et celui de la régie coûte cher. Dame... un sou par jour !

Quinze jours après, un décret impérial (29 juin 1853) institua les bons de tabac.

Braves poilus qui trouvez à fumer votre « bouffarde » un adoucissement aux rudes travaux de la tranchée, donnez donc, en regardant s'envoler la fumée, un souvenir ému et reconnaissant au maréchal Canrobert.

Au fait, d'où vient le mot « bouffarde » ? Il y avait, dans je ne sais plus quel régiment de la Grande Armée, un vieux grognard qui s'appelait Bouffard, et qui était un enrégimé fumeur de pipes. A la bataille de Friedland, il eut les deux bras emportés. Le lendemain, un de ses camarades trouva sur le champ de bataille un bras détaché du tronc et qui était affreusement raidi.

« Je le reconnais, s'écria-t-il, c'est le bras de Bouffard ; la main tient encore sa pipe si bien culottée. »

La pipe de Bouffard fut recueillie par la compagnie du vieux soldat mort au champ d'honneur et garda son nom. On l'appela « Bouffarde ».

Et voilà qui prouve que, pour les poilus d'autrefois comme pour ceux d'aujourd'hui, la pipe était la compagne inséparable, la compagne fidèle jusqu'à la mort.

ERNEST LAUT.

## LE TEMPS ET LES ASPECTS DU CIEL

Celui qui connaîtrait à fond la forme des nuages et leur nature, se tromperait rarement dans ses pronostics sur le temps.

Ici, nous nous bornerons aux principaux types. Le premier est le genre *Cirrus*, nuages en filaments. Ce sont généralement des nuages formés dans la haute atmosphère par des aiguilles de glace. Mais leur aspect dépend des grands courants aériens.

Sont-ils disposés en longues bandes à peine visibles comme de fins filaments, les météorologistes les appellent *cirro-stratus*. Surveillez-les attentivement, ces nuages donnent naissance aux *halos*, ces grands cercles qui entourent la lune et parfois le soleil à une assez grande distance. Ne confondez pas ces phénomènes avec une sorte d'auréole entourant les astres et qui a nom *couronne*.

Les couronnes indiquent, en effet, une pluie possible et lointaine, tandis que les halos, ou grands cercles, annoncent un changement de temps, avec pluie, le plus souvent à quelques jours de distance. Et c'est ce que disait le vieux proverbe :

Cercle lointain (halo) eau prochaine.  
Cercle voisin (couronne) eau lointaine.

Mais les cirrus se présentent aussi sous d'autres formes. Tantôt ce sont de larges flocons séparés par des intervalles de ciel bleu et qui s'alignent suivant la direction du vent. Le ciel est alors *pommelé*. Il faut s'attendre à un changement de temps.

Parfois, les cirrus sont plus petits et plus fractionnés encore et donnent lieu au ciel *moutonné*, ce qui indique une dépression plus lointaine. Aussi généralement, un ciel moutonné est suivi d'un ciel pommelé, puis d'un ciel gris, couvert et qui annonce de la pluie.

En effet, au-dessous de ce voile uniforme, on voit souvent courir des nuages à pluie, des *nimbus* ; vous les reconnaîtrez à leur aspect noir et triste ; lorsqu'ils sont très gros, ils laissent pendre au-dessous d'eux comme des lambeaux déchiquetés, des traînées grises : la pluie est proche.

Ainsi, pour que la pluie et la neige tombent sur la terre, il faut que les nuages s'abaissent : les aiguilles de glace des cirrus descendent peu à peu et se convertissent en vapeur d'eau qui donne toutes les variétés de *nimbus*.

Mais, il peut arriver que par temps chaud

les courants d'air élèvent, au contraire, cette même vapeur d'eau. Nous verrons alors se former un nouveau type de nuages des *cumulus*, masses grises à leur base, mais frangées d'or ou d'argent à leur sommet. Ces nuages ressemblent à de grosses balles de coton accumulées.

Des bords nets et bien découpés annoncent le beau temps ; des bords déchiquetés, des franges grises, rappelant les *nimbus*, font pressentir la pluie par temps frais, ou l'orage par temps chaud et humide.

Tous les nuages à orage sont des *cumulus* associés à des *nimbus*, des *cumulo-nimbus*, comme disent les météorologistes.

Les cirrus sont, en effet, nous l'avons dit, formés de particules de glace, et les cumulus des nuages de vapeur d'eau amenés dans les airs par des courants chauds-ascendants. Ces courants vont donc rencontrer les nuages à glace, plus élevés qu'eux, et c'est là que se formera la grêle.

Ainsi, pour tirer des pronostics de l'étude des nuages, il faut non seulement porter sur ces formations une attention sérieuse, mais chercher dans quel sens elles se déplacent.

Abbé Th. MOREUX.

## AU PAYS

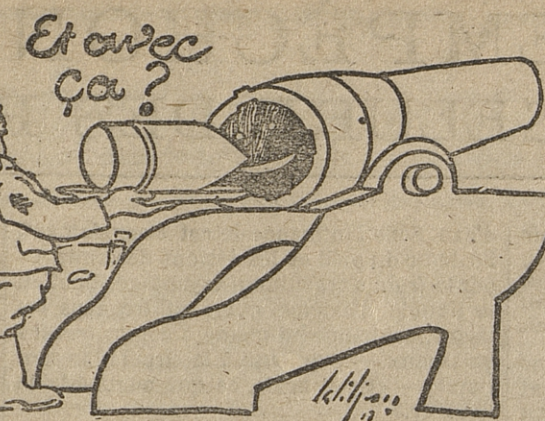
### L'Auto-traducteur

Du PETIT CHEVAL DE FRISE :

La Société industrielle des téléphones vient de livrer au ministère de la guerre un appareil des plus ingénieux, et qui répond à un véritable besoin : le « poste micro-téléphonique auto-traducteur ».

Les premiers modèles mis en service (anglo-français) fonctionnent entre notre G. Q. G. et le B. H. Q. (*British Head-Quarter*). Lorsque l'un des correspondants converse en anglais, l'autre entend en français et réciproquement.

Etant donné le nombre et la variété croissante des alliés la S. T. met la dernière main à des postes auto-traducteurs présentant les mêmes avantages pour le russe, l'italien, le portugais, le serbe, le japonais et le petit nègre.



### Sur la Guerre

Du CANARD DU BOYAU :

Un rassemblement de canards indique en général la présence de l'eau et un rassemblement de poilus presque toujours la présence du pinard.

## DU FRONT

### C'est la Guerre

Du VER LUISANT :

Un poilu s'adresse à une fermière :

— Pardon, madame, pourriez-vous me vendre un peu de lait ?

— Impossible, mon bon monsieur depuis que mon mari est parti à la guerre, nous n'avons plus de bêtes à cornes à la maison.

\*\*\*

### Fable-express

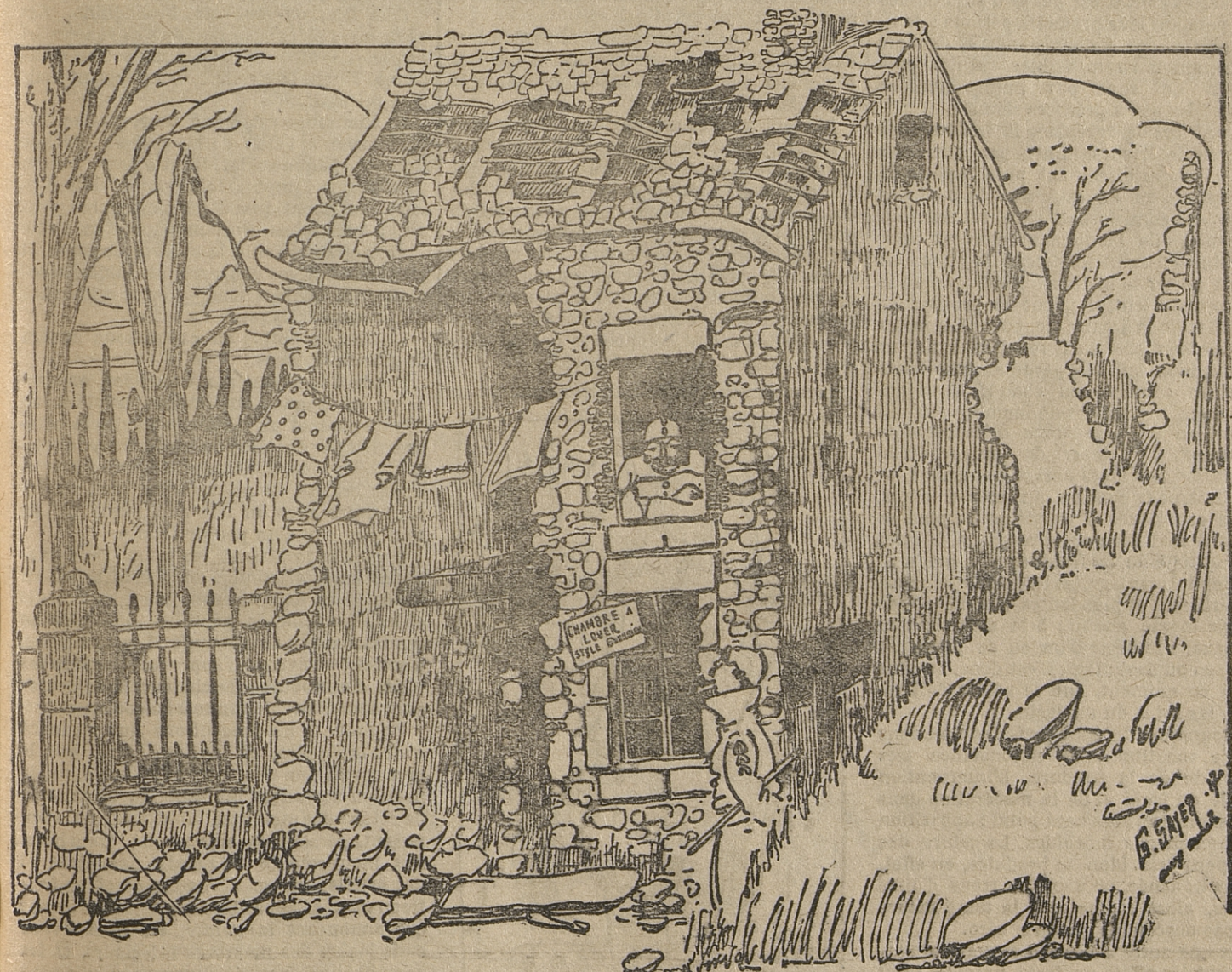
(Quoique les express soient interdits aux permissionnaires !)

Du PÈRE :

Le général en chef, dans un voyage urgent, Sans vouloir s'arrêter en route Dans son auto cassa la croûte...

MORALE

Là, Pétain vint en mangeant.



— Vieux, pourquoi que tu ne sors pas ?

— Le major m'a dit de rester à l'intérieur, rapport aux courants d'air.

(Dessin venu du front.)





## — 8 — EMPÊCHONS — LA GELURE DES PIEDS



(Dessin de l'Horizon.)

Au seuil de l'hiver, alors qu'il va falloir sur le front lutter contre cet autre ennemi, le froid, le BULLETIN DES ARMÉES est heureux de donner les excellents conseils de l'éminent savant qui a tant fait pour la santé du soldat.

Dès le premier hiver de la guerre, nos soldats combattants dans les tranchées ont été éprouvés par la gelure des pieds. Cet accident pénible et douloureux s'est renouvelé, depuis lors, chaque hiver, dans les tranchées envahies par l'eau.

Les troupes de couleur sont plus spécialement prédisposées à la gelure des pieds, particulièrement graves chez elles.

Est-il besoin de décrire les symptômes du « pied des tranchées » ? Je ne les rappellerai point ici, si la connaissance de leurs débuts n'offrait, pour le soldat, un grand intérêt pratique. Il s'agit, en effet, d'une véritable maladie, évoluant par étapes successives, et dont il est facile d'enrayer les effets pendant leur première période ; dont, au contraire, les lésions peuvent devenir sévères, sinon irrémédiables, si des précautions ne sont pas immédiatement prises et des soins précoces donnés.

D'abord fort désagréable, la froidure des membres inférieurs, finit par entraîner bientôt l'engourdissement, puis la perte de la sensibilité ou « anesthésie » du pied. Les chirurgiens connaissent bien cet effet du froid puisqu'ils l'emploient souvent pour insensibiliser artificiellement la région où ils vont porter le bistouri. Mais, lorsque le froid se maintient, il gagne la profondeur du pied et de la jambe, cependant que les filets nerveux profonds réagissent à leur manière. Bien qu'il ait perdu sa sensibilité propre au contact, au chaud, à la piqure, etc., le segment de membre refroidi devient, en effet, le siège d'élancements douloureux. C'est le cri de douleur ou de protestation des filets nerveux soumis à un refroidissement continu. En même temps, la peau commence à rougir et le pied se gonfle. Il faut bien prendre garde à cette phase initiale de la froidure des pieds. Si l'on attend davantage, les lésions deviennent plus sérieuses et plus lentes à guérir ; elles peuvent même aboutir à la mortification des tissus, à la perte d'un ou de plusieurs orteils, sinon davantage. C'est donc, au plus tard, à ce moment, que le soldat doit réclamer les soins du médecin.

La stagnation du pied dans l'eau ou dans la boue constitue une circonstance très aggravante de la froidure. L'intervention associée du froid et de la macération dans l'eau favorise au plus haut point l'apparition des phénomènes morbides. La gelure des pieds peut très bien se produire, en effet, dans la tranchée ou dans les trous d'obus inondés, alors même que la température n'est pas descendue jusqu'à zéro.

Il est une autre cause qui aggrave singulièrement les effets du froid humide. C'est la compression par la bande molletière trop serrée. La rétraction de la bande s'exagère encore lorsqu'elle est elle-même imbibée

d'eau. Sous l'influence de cet étranglement, l'œdème du pied et les lésions déterminées par le froid s'accroissent davantage. En effet, le liquide d'œdème qui s'infiltre dans les tissus, contribue lui-même à comprimer les vaisseaux — ce qui nuit à la circulation sanguine — et les nerfs, ce qui augmente la douleur.

Le pied des fantassins présente souvent des excoriations, des ampoules ouverts, de petites fissures par lesquelles certains germes infectieux peuvent pénétrer. Lorsqu'ils ont franchi ces portes d'entrée, ils se multiplient abondamment dans le membre refroidi. Les pieds du fantassin sont loin d'être en milieu aseptique. La peau, les chaussettes, les chaussures, la boue des tranchées recèlent, en effet, une infinité de microbes, dont quelques-uns, tel celui du tétanos, sont susceptibles de se cultiver dans les tissus, lorsque certaines conditions permettent leur germination.

MM. les médecins-majors Raymond et Parisot ont insisté sur l'infection spéciale des pieds par des microbes venus de la boue des tranchées.

Dès lors, quelles mesures faut-il prendre ? En ce qui concerne la gelure des pieds, il est quelques mesures d'ordre général qui s'imposent : le drainage, l'assèchement des tranchées à l'aide d'écopes, de seaux ou de pompes ; le comblement des excavations du sol par des pierres, des fascines, des rondins de bois ; le calfeutrage bien entretenu. Toutes ces précautions contribuent à assurer une protection efficace contre la macération des pieds. Elles seront complétées par un certain nombre de mesures individuelles.



— Ce n'est pas encore cet hiver que nous aurons froid aux yeux. (Dessin du Mouchoir.)

Il faut entretenir aussi soigneusement que possible la *propreté des pieds*, leur état de sécheresse et leur chaleur. Dans ce but, au cantonnement, les hommes se savonneront les pieds, leurs ongles seront coupés courts, la rainure en sera nettoyée. Cela fait, on enduit soigneusement les pieds de graisse ou de suif formolé à 40 p. 1000. Cette graisse est fabriquée en grand, aux centres d'abats.

Voilà le pied bien graissé ; on n'a pas oublié les espaces interdigitaux, ni la rainure des ongles.

On met ensuite une paire de chaussettes bien propres, bien sèches, en laine épaisse. Par les temps très froids, deux paires sont préférables, superposées sans pli désagréable. En 1915, le médecin inspecteur Baratte avait prescrit, dans l'Argonne, le graissage de la chaussette elle-même par trempage dans une bassine pleine de graisse fondue : excellente pratique.

Cela fait, on met ses brodequins. Les chaussures de cuir doivent être en bon état et larges. Le pied ne doit jamais être comprimé, sinon, la circulation s'y faisant mal, il se refroidit.

La chaussure est, à son tour, rendue imperméable à l'aide d'une graisse spéciale livrée à chaque soldat. Il est à peine besoin de dire que l'imperméabilisation doit être faite seulement quand les chaussures sont tout à fait sèches. On tamponne et on frotte avec la graisse toute la surface du cuir, et spécialement, les coutures, les joints, la semelle. On laisse sécher et on recommence le graissage trois jours de suite.

L'usage de bottes en caoutchouc rendra de grands services.

Pendant le séjour aux tranchées, on desserre les bandes molletières, surtout au cou-de-pied et au mollet ; on évite la compression par des liens ou les cordons du caleçon. Si les pieds sont mouillés, on les essuie, on les graisse de nouveau ou bien on les saupoudre avec du talc additionné soit de camphre, soit d'un peu de tannin.

Lorsqu'apparaissent les premiers symptômes caractéristiques de la gelure, savoir l'anesthésie douloureuse, les picotements et les élancements pénibles, l'homme se rendra dans un abri chauffé. Il se déchausse, s'assèche en évitant d'approcher par trop ses pieds d'une source de chaleur. Il se masse avec soin et se frictionne à l'alcool camphré.

En prenant les précautions qui viennent d'être indiquées, en évitant, ainsi que le prescrivait une circulaire déjà ancienne, la position accroupie qui gêne la circulation de retour des membres inférieurs ; en s'imposant, pendant le séjour aux tranchées, des mouvements fréquents des pieds et des orteils ; en se déchaussant et se frictionnant dès l'apparition des premiers signes qui annoncent la gelure, on peut éviter cette lésion des membres inférieurs, et les complications parfois si graves qu'elle peut entraîner.

Médecin inspecteur général H. VINGENT,  
Membre de l'Académie de Médecine.



### QUATRE-VINGT-DEUXIÈME CONCOURS

Question n° 599. — Mot carré (DELAURE) :  
Métal — Débris — Sur le parquet — Qui s'aire avec ardeur — Nuire.

Question n° 600. — Rébus (PLISSET) :



Question n° 601. — Fantaisie (M. PETIT-FAUX) :

Trouver quinze mots :

Presque l'asiatique — Espèce — Arène — Savoura — Erre — Outil — Langue — Vêtement — Endort — Ancien nom de l'Archipel — Province française — Suite d'objets analogues — Rongeur — Prénom féminin commençant par a — Vain.

Ajouter une lettre et former par anagramme quinze autres mots :

Cruel — Astucieux — Prénom féminin — Sucrerie — Partie de l'arc — Prénom masculin — Galinacé — Exeès — Sévère — Mal à l'aise — Un jour — Pauvreté — Défaut — Mêlé — Astre.

Les lettres ajoutées lues dans l'ordre, en acrostiche, donneront un cri de ralliement.

Question n° 602. — Charades groupées (fantaisie inédite) (M. LANNIER) :

Étant donné les vingt-quatre mots suivants : ERUE — REND — NEZ — NOIR — LU — MIE — NEUD — BAS — ET — CAS — FAIRE — ANSE — AIN — FIS — QUAND — HAUT — UT — RÉ — MI — FA — SOL — LA — SI — DO.

reconstituer huit charades fantaisistes à trois termes chacune. Si l'on dispose, les unes sous les autres, sept de ces charades en bon ordre, la huitième sera formée par les initiales des sept autres (les huit mots étant bien orthographiés).

La particularité de ce passe-temps réside en ce que chaque charade renferme une des notes de la gamme.

Les huit mots à former sont des substantifs.

## Récréation du Poilu

Question n° 603. — Mots croissants et décroissants (A. DELARUE) :

En mai — Carte — Au pied — Fondement — Dans le fleuve — Prénom — Horloge — Devant soi — Infinitif — Autre infinitif — Meuble — Autre table — Prénom féminin — Note — Consonne.

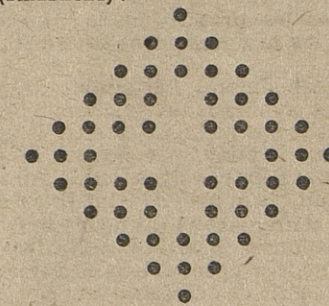
Question n° 604. — Anagrammes géographiques (M. LANNIER) :

Transformer les sept groupes suivants en autant de villes françaises : IL BROUTE MAL — LE PAIN — ON RAGE — ON RIT — LE MOU NAGE — ON L'A SUR LE SEIN — SERVI EN TAS, et disposer ces villes, les unes sous les autres, pour que leurs initiales donnent une autre ville de France.

Question n° 605. — Lettres manquantes (mots liés ; apostrophes et ponctuation supprimées) (BLONDIN) :

A...q.ees.a.a.i.le.a.ou...i.a..uai...a...o...e.eu.ou..ai.e.a.e.e.a.e

Question n° 606. — Losange ajouré d'une croix (THIÉBAULT) :



Ça fend  
Conjonction  
Plant  
Bruit — Monceau  
Chiffre — Produit  
Canton de la guerre — Négation  
Ordre — Plat  
Oncle — Poésie  
Chemin  
Pas moi  
Consonne



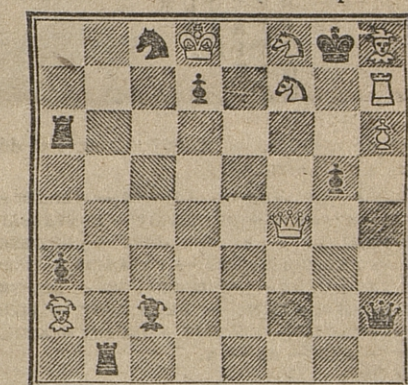
FAUCISSON. — Dis-moi la différence entre un pou et un éléphant ?

LA CRACHETTE ???  
FAUCISSON. — Eh bien ! c'est qu'un éléphant peut avoir des poux et qu'un pou ne peut avoir d'éléphants...

### ÉCHECS

Problème n° 45 (28 novembre)  
par W. A. SHINKMAN (Amérique)

Noirs : 9 pièces



Blancs : 8 pièces

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

### SOLUTIONS DU 77<sup>e</sup> CONCOURS

Question n° 556. Mots carrés (trois lettres) (E. GUINCHARD) :

DAM  
API  
MIL

Question n° 557. — Croix de guerre (E. DECHOZ) :

DICTATEUR  
FORBANS  
D LIANT C  
IF EST PO  
COL G HAN  
TRIE GUI COUT  
ABASQUILLAUME  
TANT ILE SEIN  
ENT L SET  
US CAS RE  
R HOUES R  
PAUMIER  
CONTENTER

Question n° 558. — Croix blanche dans un losange (A. DELARUE) :

B  
LAC  
PILON  
PRETIR  
LIEN EDEN  
BAL NON  
COTE AGEN  
NID GUE  
RENEE  
NON  
N

Question n° 559. — Charade fantaisiste (E. GUINCHARD) :

Loup — Phoque = Loufoque.



Question n° 560. — Acrostiche (ENGELBRECHT) :

|                  |                  |
|------------------|------------------|
| L isbonne        | Por T ugal       |
| Belgr A d        | Se R bie         |
| C eltigné        | Mont E négro     |
| B R uxelles      | Be L gique       |
| Toki O           | J A pon          |
| R I o-de-Janeiro | B résil          |
| Pari S           | Fr A nce         |
| Petrogr A d      | R ussie          |
| Lon D res        | Grande-B retagne |
| Lallavan E       | Cub A            |
| Bu C arest       | R ounanie        |
| R O me           | I talie          |
| Washi N gton     | E tats-Unis      |

La croisée contre la barbarie.

Question n° 561. — Mots en triangle (POUSSON) :

R E T O U R  
E T A I N  
T A I E  
O I E  
U N  
R

Question n° 562. — Mots croissants et décroissants (M. LANNIER) :

R — R É — V E R — R Ê V E — S E R V E — V E R S T E —  
V É R I T É S — E V A R I S T E — R É S E R V A I T — R E N V E R S A I T —  
V E R S E R A I E N T — V É T É R I N A I R E S — R E V I S S E R A I E N T —  
R E V E R D I S S A I E N T — E N T A S S E R , D I V I S E R —  
D E S S E R V I R A I E N T — D É V I S S E R A I E N T — D E V I S E R A I E N T —  
E V I D E R A I E N T — D E V I N E R A I T — V I E N D R A I T —  
T I E N D R A I T — R E N D A I T — A R D E N T — A N D R É —  
R A D E — A R E — R A — A .

Question n° 563. — Anagramme-acrostiche (L. ÉBAULT) :

|                    |                    |
|--------------------|--------------------|
| Noco + S = Cosne   | Rais + P = Paris   |
| Dans + E = Sedan   | Velus + O = Vesoul |
| Salai + C = Calais | Mine + S = Nîmes   |
| Noir + T = Niort   | Ours + T = Tours   |
| Murs + E = Semur   | Mines + A = Amiens |
| Orne + U = Rouen   | Bois + L = Blois   |
| Mise + R = Reims   |                    |

En aéroslithe : Secteur postal.

\*\*\*

#### LAURÉATS DU 77<sup>e</sup> CONCOURS

Nous avons reçu 2,984 réponses à notre 77<sup>e</sup> concours.

Ont trouvé huit solutions justes :

Agrangosier, Arbez, Ardisson. — Brument, Boulart. — Côté, Caillat, Carnegie, Cabioch. — Dibon, Dupont. — Fradet, Fleury. — Guinchard, Gondard. — Harter. — Legout, Loubatière, Lecoq. — Matifas. — Ollivier. — Popote s.-off. 5<sup>e</sup> batt. du 9<sup>e</sup> R. A. P. — Savariau.

Fin de la liste des lauréats du 76<sup>e</sup> Concours :

Romary, Ravaud, Ray, Refaux, Rousset, Rougeole, Ruinaux, Raux, Raimbault, Rivière, Royer, Richard, Roy-Richard, Regnaud, Roux, Robert, Ravelet, Rabate, Rouxel, Rueff, Richard, Ricard, Romieux, Rouffaneau, Renaud, Richard (R.), Renaud. — S. T. C. A., Sollier, Secondé, Savuriau-Robin, service médical 229<sup>e</sup> R. I., Souvignat, Salducci, Stéphane, Sybille de Courville, service santé 101<sup>e</sup> I., 1<sup>er</sup> bat., Secret, 8<sup>e</sup> c., 30<sup>e</sup> R. I., Séjourneau, Sorriau, Schiltz, Serre, Sâtre, S. E. M., génie, 1<sup>er</sup> C. A. C., Sbeymann, Sachettini, Simon, Soulé, secrétaire inf. 142<sup>e</sup> Simon, Samal, Sacaze, Soubié-Ninet, Saudreau, Steinberg, Stévenaux, Saupé, Sarbrun, Savary, Sapène, Sadi-Doumiaux, servants 28<sup>e</sup> batt. 208<sup>e</sup> art., sous-off. 7<sup>e</sup> gr. auto-anti. — Troqué, Tourillon, Thierve, Tarange, Thiry, Tourigny, Toujet, Trigaloux, Thévenin, téléphoniste E. M. 281<sup>e</sup> R. I., Técler, Tournadre, Truchard, Thomas, Tillon, Tédin, Tauzin, Tapou, Thomas, Téchiné, Tête, Tournier, Thébaud, Tassenecourt, Thivisau, Thivier, Treille — Urbain. — Valance, Verre (G.), Valence, Vihert, Vauthier, Vigier, Van-Clempret, Voirin, Vandable, Voisenet, Varon, Valard, Viedlain, Vedel, Vandergucht, Vandeville, Vincent, Vallas, Voreux, Villes, Veisson, Verjez, Vine, Verrier (G.). — Warfel.

#### ECHECS. — Solutions et Lauréats.

Problème n° 39, par A. MOSELY (10 octobre).  
1<sup>er</sup> coup : D 3 T D

##### SOLUTIONS JUSTES

Amourelle (adjud.), Alary. — Beauval, Bland, Baudy, Bourtolet (E.), Berranger (méj.-maj.), Cassagne, Casteret, Capdupuy (capit.), Coulay, Clerget, Calle. — Delvaile, Dejean, Dérué (capit., 30<sup>e</sup> d'artill.), Delolos, Delarozière, Deligne, Delaitre (capit.). — Evesque. — Fillion. — Guégen, Gaillet, Gr. musical 300 I., Ganiér, Gras (méj.-maj.), Gabarrot. — Heurtematte (lieut.), Hubert (R.), Hébert (command.). — Imbaud (aide-maj.). — Jourdan (aide-maj.).

Jager, Jamilloux, Jolly (méj.-maj.). — De Loris, Leroux, Lecomte (méj.-maj.), Limouzin, Lamblin, Legros, Le Vu. — Mahuet, Miles (E.) (armée américaine), Monvoisin (lieut.), Mallégo. — Navailles. — Perrot (A.), Popote off. 8<sup>e</sup> d'artill., Pertusot, Pierson. — Roubier (méj.-maj.), Rambeau. — Servat, Sandoz (lieut.), Sudre. — Talon, Thérèse (C.), Tauzin, de Tasmanie. — Vinard, Vuillaume (méj.-maj.), Vilette, Vincent, Vignolle (lieut.), Vogel (command.), Vézinhel.

Le tirage au sort a attribué un jeu d'échecs et ses pièces aux lauréats suivants :

Pertusot (M.), état-major D. E.  
Huchy (A.), automob., 251<sup>e</sup> rég. d'artill.  
Alary, 117<sup>e</sup> R. A. L., 2<sup>e</sup> groupe.

## LES ALIMENTS MÉCONNUS



Méconnus? Non, le terme est inexact. Ces aliments, depuis longtemps déjà, on les connaît chez nous, mais on les dédaigne. « Indésirables » serait plus juste.

Indésirables, pourquoi? Sont-ils de saveur médiocre? Non, ils sont excellents.

Quelques-uns sont-ils de préparation difficile? Non. Combien d'entre eux peuvent même cuire en quelques minutes. Les hygiénistes les proscrirent-ils? Au contraire, ils les recommandent avec instance. Alors?

Alors, c'est simple. Par simple préjugé, on les tient comme mauvais. Rarement, ils figurent dans nos menus. Et lorsqu'ils apparaissent sur la table, par hasard, le plus grand nombre des convives font la grimace.

Quels sont ces aliments? Faut-il les désigner plus clairement? Tous nos lecteurs du front ont compris déjà. Ils savent bien que je vais, une fois encore, leur parler... du riz et de la série des céréales trop peu employées en cuisine générale, blé, orge et avoine entre autres, et de leurs sous-produits les « pâtes alimentaires ». Certes ce quasi-dédain pour de telles substances comestibles est quelque peu excusable. Excusable du moins avant la guerre. Depuis, les innombrables difficultés alimentaires ont démontré que nous avions tort de ne pas faire un meilleur sort à ces denrées.

Mais avant la grande tourmente, la France véritable pays de Cocagne, produisait en telle abondance les comestibles les plus succulents : viandes de choix — notre élevage est le premier du monde; légumes et fruits incomparables — nos vergers et potagers se sont sans cesse perfectionnés depuis La Quintinie, beurres, fromages réputés dans le monde entier, qu'il était presque compréhensible de voir la majeure partie des consommateurs tenir en piètre estime le riz, qu'ils trouvaient trop fade ou les pâtes qu'ils considéraient comme un met trop « bourratif ».

Tout de suite, disons-le, le riz, s'il est bien préparé, n'est pas un aliment fade. Sans aller jusqu'à l'excellence de la « poulette au riz » ou jusqu'à la châtellerie du familial « gâteau de riz », nos lecteurs ignorent-ils qu'on peut se régaler avec un « Pilaf » cuit à point ou avec un « Rizotto » bien crémeux. Ne savent-ils pas aussi que ce riz fait merveille partout où on l'ajoute. Il remplace avantageusement le pain dans toutes les soupes, dans tous les potages. Dans les ragouts il n'est pas moins appréciable. Les pommes de terre sont rares, mettons en

place du riz dans le rata. Et vous m'en direz des nouvelles.

D'ailleurs pour de tels usages : soupes, ragouts braisés, l'orge, cette céréale si dédaignée en France qu'elle a donné naissance au proverbe « grossier comme du pain d'orge », peut aussi être employée. Et croyez-moi, ils seront savoureux et nutritifs, tous les plats où vous mettrez de l'orge.

Bien souvent déjà, ici-même, j'ai donné de nombreuses et précises formules pour préparer le riz. Il est abusif peut-être d'y revenir. Je me risque pourtant à en indiquer une, à la répétition du moins. Essayez la, mes amis, vous ne le regretterez pas.

##### PILAF DE RIZ AU « SINGE ».

Faites doucement revenir dans de la graisse (toutes les graisses sont bonnes pour cela : lard en bande, saindoux, graisse d'économie) de l'oignon haché. Cuisez-le complètement, mais sans le laisser colorer. Lorsqu'il commence à blondir, mettez dans la marmite (ou le plat d'escouade) du riz que vous aurez lavé, si c'est nécessaire, mais que vous ne mettez à cuire que lorsqu'il sera complètement sec.

Assaisonnez de sel et de poivre. Conditionnez, si vous le pouvez, et vous le pourrez si vous le voulez, car, à maintes reprises, j'ai indiqué comment il fallait préparer cet aromate avec du thym et du laurier pulvérisé. Remuez le riz, pour que tous les grains s'imprègnent bien de la graisse.

Lorsque vous voyez que ces grains commencent à blanchir par endroit, mouillez d'un seul coup avec du bouillon bouillant en tenant compte que, pour un quart de riz, vous devez mettre deux quarts de bouillon. Faites bouillir.

Couvrez le récipient et laissez cuire, à feu très ralenti, pendant vingt minutes au maximum.

C'est tout pour le riz. Pendant qu'il cuit, vous aurez fait sauter dans la graisse brûlante, avec des oignons hachés, le bœuf coupé en petits morceaux carrés (naturellement, si vous avez d'autre bœuf que du singe, vous l'utiliserez de préférence).

Faites bien rissoler ce bœuf et, pour finir, versez-le au milieu du riz pilaf dans lequel vous aurez pratiqué un creux assez grand. Et mouvez le plat brûlant.

La prochaine fois, nous parlerons des pâtes, ces autres méconnues. Mais, croyez-moi, mangez du riz! — PROSPER MONTAGNÉ.



## Indemnité d'usure d'effets

(Direction de l'intendance militaire. — Bureau de la solde).

CIRCULAIRE RELATIVE AUX RÈGLES D'ATTRIBUTIONS D'ALLOCATIONS SPÉCIALES AUX OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS DE LA ZONE DES OPÉRATIONS.

Paris, le 20 janvier 1917.

L'allocation supplémentaire créée par le décret du 13 novembre 1914, modifié par le décret du 3 octobre 1915, est allouée pour les journées de présence dans la zone fixée par le général commandant en chef (actuellement zone des armées).

Elle est supprimée de plein droit à compter

du lendemain de l'entrée en position d'absence ou de l'évacuation dans la zone de l'intérieur, et n'est récupérée que le jour du retour, en position de présence dans la zone des armées.

Exceptionnellement et en vertu d'une décision du général commandant en chef, l'allocation supplémentaire a été maintenue jusqu'à présent pendant toute la durée de leur séjour dans les formations sanitaires de la zone des armées, aux militaires qui en bénéficiaient avant leur entrée dans ces formations.

En vertu d'une nouvelle décision, applicable à compter du 1<sup>er</sup> décembre 1916, l'allocation ne sera maintenue aux personnels visés à l'alinéa précédent que pendant une durée maxima de trois mois.

Les décisions et ordres du général commandant en chef, relatifs à l'allocation supplémentaire, ne pouvant être communiqués aux dépôts de l'intérieur, il appartient aux corps en campagne d'adresser à leurs bureaux de comptabilité toutes justifications permettant à ceux-ci de contrôler les paiements effectués.

Toute la correspondance, sans exception doit être adressée au

BULLETIN DES ARMÉES  
23, rue des Saint-Pères, Paris, 7<sup>e</sup>.

Le Gérant : G. PRYCELOH.

Paris. — Imp. des Journaux officiels, 31, rue Velleux.

# Souscrire c'est Combattre

## DESSINS POUR

L'emprunt marche très bien, notre concours aussi...

Nous continuons à recevoir des quantités de dessins qui prouvent :

- 1<sup>o</sup> Qu'il y a aux armées de nombreux artistes originaux (nous nous en doutions);
- 2<sup>o</sup> Que le moral de nos poilus est excellent (nous le savions);
- 3<sup>o</sup> Que les initiatives du Bulletin des Armées trouvent au front un écho toujours grandissant (nous y comptons).

Une remarque :

Beaucoup de nos correspondants artistiques ont cru que nous leur demandions des projets d'affiches. Ils ont dessiné des titres, des textes en grosses lettres; ils ont composé avec un soin méticuleux de considérables



Le Semeur. (Dessin venu du front.)

## L'EMPRUNT

« pancartes ». La plupart sont réussies, mais elles ne répondent pas tout à fait à notre programme : leurs auteurs ont un peu dépassé l'objectif assigné. Nous ne saurions d'ailleurs les en blâmer, car qui peut le plus, peut le moins.

Notre concours est, en somme, une manière de donner la parole aux « poilus ». Ne sont-ils pas les mieux qualifiés?

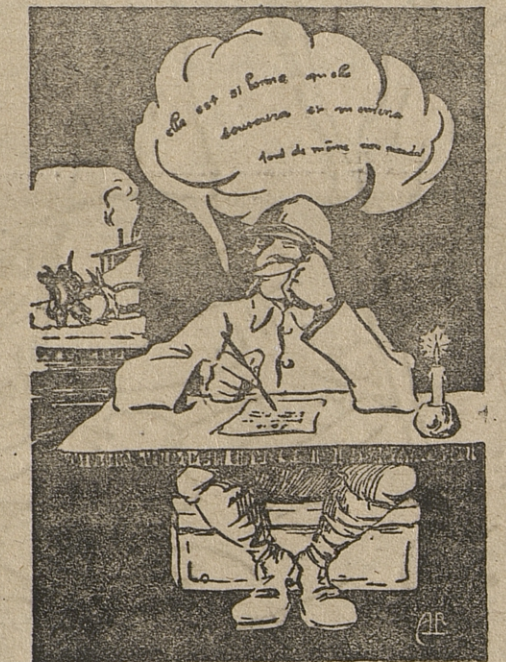
Les quelques dessins que nous publions démontrent qu'ils savent fort bien s'exprimer et que ce qu'ils disent est ce qu'il faut dire à l'heure actuelle.

Nous offrons à ceux des artistes du front qui nous auront paru les meilleurs, quelques prix.

Nous en publierons la liste lors de la clôture de l'emprunt... et de notre concours.



— Casquez ! casquez ! Pour le reste, on s'en occupera. (Dessin venu du front.)



— Chère marraine, c'est un devoir patriotique pour moi de vous conseiller d'employer l'argent de mon mandat mensuel à souscrire à l'Emprunt national, etc., etc. (Dessin venu du front.)



— Tiens, soldat ! tu achèteras un gros canon !... (Dessin venu du front.)





— L'artillerie lourde? mon vieux, elle est moins lourde que l'infanterie!